**La condition féminine - Invention :**

*Sous forme de dialogue théâtral, écrivez un débat sur la thématique commune aux textes proposés, en actualisant les données du problème et la situation de communication.*

*Vous utiliserez au mieux les ressources de l’écriture théâtrale : le rythme de l’échange devra être varié (répliques plus ou moins longues) et l’une de ces répliques, pour chacun des deux protagonistes, devra être une tirade.*

*Le dialogue se terminera par la capitulation du protagoniste opposé à la prise de position (plus ou moins explicite) des auteurs du corpus.*

***Un salon* bobo*, un samedi en fin d’après-midi, des parents, chacun devant son ordinateur***

* **Le père**

As-tu vu les résultats catastrophiques de *ta* fille sur Pronote ?

* **La mère**

*Ma* fille, c’est comme cela que tu l’évoques dès que tu es fâchée contre elle. Je te rappelle qu’on l’a conçue ensemble, et que c’est ensemble qu’on l’élève.

* **Le père**

D’accord. Il n’empêche qu’on a dû rater quelque chose parce qu’il n’y a pas que le problème des résultats scolaires. Elle s’habille comme un clodo, jure comme un charretier, se conduit comme un garçon manqué.

* **La mère**

« Un garçon manqué », on croirait entendre ma grand-mère !

Mais c’est très significatif comme expression, finalement ! Ta fille, pour parler comme toi, ou plutôt, pardon je préfère, « notre fille », est un « garçon auquel il manque quelque chose ». Freud n’est vraiment pas loin, avec son complexe de castration. Et cela remonte à la Genèse : créée à partir d’une côte d’Adam, Eve a pourri le paradis terrestre. Depuis les femmes, responsables du péché originel, enfantent dans la douleur, sont sous-éduquées, sous-formées, sous-payées et constituent éternellement le « Deuxième sexe » pour paraphraser Beauvoir.

* **Le père**

Tu plaisantes. Il y a la péridurale maintenant. On n’en est plus à voir les femmes comme Ève ou la Vierge Marie Et on n’en est plus non plus aux rêveuses Emma Bovary, aux femmes enfermées dans un couvent. Toi-même, tu as bien milité avec tes copines féministes, tu es brillamment diplômée, tu as une profession bien payée qui te passionne. Aujourd’hui, on est au XXI° siècle : les femmes ont obtenu le droit de vote, celui de prendre la pilule, d’avorter. Elles sont libres de disposer de leur corps. La discrimination sexuelle est interdite, à l’embauche notamment.

Le monde est devenu mixte, comme l’école. Notre fille bénéficie donc de tous les avantages qu’offrent un pays démocratique et son système scolaire laïque, obligatoire et gratuit. Elle n’a qu’à se mettre au travail pour réussir ses études et trouver un métier intéressant. Ce serait un garçon, ce serait exactement la même chose.

* **La mère**

Tu n’as pas tort. Mais tu raisonnes comme un intellectuel qui vit dans un milieu ouvert, cultivé et privilégié. Car les stéréotypes ont encore la peau dure, et ils ne sont pas les vestiges d’une époque révolue. Tu as bien vu cette nouvelle dans les médias, en novembre 2012 ? *Le dictionnaire sexiste des écoliers fermé par le ministère*. Il avait été lancé par le Centre national de recherche pédagogique (CNDP) en septembre 2010, dans le cadre du plan national de prévention de l'illettrisme. Il comprenait 17 000 définitions écrites et illustrées par des élèves de la grande section au CM2 :

Le père ? *"C'est le mari de la maman, sans lui la maman ne pourrait pas avoir d'enfant. C'est le chef de famille parce qu'il protège ses enfants et sa femme. On dit aussi papa."* La femme ? "*Elle peut porter des bijoux, des jupes et des robes. Elle a de la poitrine.* La mère ? *"Ma mère repasse les affaires de toute la famille."*

C’est donc d’une brûlante actualité. On continue à conditionner les filles dès l’enfance avec les jeux qu’on leur propose, même si les féministes l’ont dénoncé dès les années 70 : les poupées, les dînettes pour les filles, des camions de pompier, des armes pour les garçons. Les manuels scolaires, la littérature souvent enseignée continuent à véhiculer l’image stéréotypée de la femme et de la mère, comme leurs fonctions traditionnelles. Elena Gianini Belotti en faisait le constat dès 1973 dans son essai *Du côté des petites filles*. Et ne parlons pas du cinéma, de la télévision, ni de certaines séries américaines ou de la téléréalité. Mères et ménagères, femmes au foyer désespérées, même quand elles tentent de poursuivre des études comme Annie Ernaux, femmes fatales, filles aguicheuses et décérébrées. Rêves de paillettes et de midinettes. Elles ne sont pas légions les femmes qui, comme la Vagabonde de Colette au début du siècle dernier, refusent l’enfermement dans la conjugalité bourgeoise. Écoute les jeunes femmes parler enterrement de vie de jeune fille et préparatifs de mariage avec le soutien – onéreux – de « sociétés d’évènementiel »). Écoute s’interpeller les enfants aux multiples prénoms américains dans la cour des Maternelles, regarde-les jouer. Je suis tombée sur un blog édifiant à ce sujet, tu n’as qu’à aller y faire un tour pour te rendre compte :

<http://www.planetanim.com/modules/newbb/viewtopic.php?viewmode=flat&type=&topic_id=11461&forum=6>

Et ces gamines hypersexualisées, érotisées ? Strings, soutien-gorge rembourrés pour petites filles de huit ans chez Abercrombie & Fitch, séances d’épilation proposées aux très jeunes filles, chaussures à talons pour fillettes de quatre ans et cosmétiques pour moins de dix ans. Te rends-tu compte qu’il y a et pas seulement aux Etats-Unis des concours de mini Miss ? Chantal Jouanno et le pédopsychiatre Serge Hefez s’en étaient vivement émus. On continue au XXI° siècle à exploiter les femmes, leur corps et à capitaliser sur l’apparence. Françoise de Graffigny n’est pas si loin. Au moins ta fille échappe à cette déviance perverse, dans ses fringues de clodo.

*Elle se lève et reprend, de la cuisine, tout en faisant couler un café de la machine rutilante.*

*What’else ?* Tu me dis qu’il suffit de travailler à l’école pour réussir, certes les concours sont mixtes depuis la fin des années 70. Il y a de plus en plus de femmes, non seulement dans l’enseignement, ce qu’on estime « normal » (« c’est bien ce métier, pour une femme ! ») mais aussi dans la médecine, les métiers du juridique. Mais regarde la composition des filières dans les lycées, l’importance des filles en L, leur nombre minoritaire en maths sup/maths spé alors que des études ont démontré qu’elles maîtrisaient les sciences autant sinon mieux que les garçons ? Combien de femmes à la tête d’une entreprise, combien de femmes en politique, malgré la loi de la parité ? La jolie écologiste, Barbara Pompili, est surnommée Barbie dans l’hémicycle et les députés élus du peuple continuent à siffler une consœur en robe. N’est pas Catherine de Russie qui veut. Les femmes, à compétences et travail égaux, sont toujours rémunérées 20% de moins que les hommes, sauf dans la fonction publique. Mais même dans ce secteur, combien de haut*e*s fonctionnaires ? Christiane Rochefort montrait bien dans ses romans que c’est aussi un problème de classe : dans les milieux non favorisés, même de nos jours où d’ailleurs croît la paupérisation, on n’a ni l’idée ni les moyens de pousser les « petits enfants du siècle », et surtout les filles, dans les études.

* **Le père**

Mais les écrivains, mais les poètes, les peintres, tu ne vas pas nier qu’ils sont davantage hommes que femmes ?

* **La mère**

On a volontiers affirmé que c’est parce que les femmes donnaient naissance aux enfants qu’elles n’avaient pas besoin de s’accomplir dans l’art. Mais la création artistique pâtit aussi de cette discrimination sexuelle. George Eliot et George Sand ont dû prendre des pseudonymes masculins pour écrire. Camille Claudel, sculpteuse, a fini à l’asile alors que son amant Rodin et son frère Paul ont vécu sous les honneurs. On peut vraiment se demander, comme Virginia Woolf qui rêvait d’« une chambre à soi », ce qu’il serait advenu d’une hypothétique sœur de Shakespeare, « merveilleusement douée »

Et cette misogynie, on la rencontre encore chaque jour dans la vie quotidienne. Tiens, juste ce matin, je vais à la banque retirer ma nouvelle carte. Tu ne devines pas ? Elle était à *ton* nom. Tu as bien compris que je n’ai pas voulu changer de patronyme après notre mariage, comme m’y autorise la loi du 6 fructidor de l’An II. J’ai d’ailleurs appris deux articles par cœur et les récite à qui veut, dont la guichetière ce matin :

*Art. 1er. Aucun citoyen ne pourra porter de nom ni de prénom autres que ceux exprimés dans son acte de naissance : ceux qui les auraient quittés seront tenus de les reprendre.*

*IV. Il est expressément défendu à tous fonctionnaires publics de désigner les citoyens dans les actes autrement que par le nom de famille, les prénoms portés en l’acte de naissance, ou les surnoms maintenus par l’article II, ni d’en exprimer d’autres dans les expéditions et extraits qu’ils délivreront à l’avenir.*

Mais on veut toujours m’affubler d’un « nom d’épouse » parfaitement illégitime. Et la guichetière de me répondre, donc : « mais moi, je suis fière de porter le nom de mon mari ». Elle en a l’usage, elle en a le droit. Mais certainement pas celui de me l’imposer. Bref, j’ai renvoyé la fameuse carte et me voilà, en attendant la nouvelle, à *mon* nom, sans moyen de paiement.

* **Le père**

Brillante plaidoirie, *ethos, pathos et logos*. Je reste sans voix ! Je te signale quand même qu’il arrive fréquemment qu’on m’appelle par *ton* nom sans que j’en fasse un *casus belli*, mais je ne peux que partager ton avis : malgré quelques progrès depuis l’Ancien régime, la Révolution qui a quand même guillotiné Olympe de Gouges, auteure d’une Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, le code civil napoléonien qui a fait de la femme une éternelle mineure, notre société contemporaine est loin d’avoir éliminé tous les stéréotypes, les inégalités. Les « Chiennes de garde », les « Femen » ont encore du travail. Comme les ministres de l’éducation nationale et du Droit des Femmes.

Mais pour *notre* fille, que fait-on ? On la met au couvent ?